

Notes sur le métissage au Chili à l'époque coloniale (XVI^e-XVIII^e siècles)

LE MÉTISSAGE BIOLOGIQUE PRÉSENTE au Chili des caractéristiques semblables, dans leurs grandes lignes, à celles que nous trouvons dans toute l'Amérique espagnole : un tronc commun amérindien auquel s'ajoute l'élément blanc ou caucasien et les descendants d'esclaves noirs africains. Cependant, c'est la prédominance du métis avec un fort pourcentage de sang européen qui différencie ce pays des autres territoires hispano-américains.

Plusieurs observateurs, d'époques différentes, confirment ces assertions. Ainsi, José Victorino Lastarria, juriste et sociologue chilien, écrivait vers le milieu du XIX^e siècle : « C'est dans les républiques du Chili, de l'Argentine et de l'Uruguay que la population européenne est la plus homogène ». Il ajoutait qu'au Chili, « les Blancs et les métis (d'indigènes) avec une prédominance de sang européen constituent la majorité de la population. Il n'y a pas de Noirs ni de castes africaines »¹. Plus proche de nous, le géographe américain Donald D. Brand définit le peuple chilien dans les termes suivants : « Le Chili est un pays caucasique-mongolique-métis et, malgré l'importation, à l'époque coloniale, de quelques esclaves africains, l'élément noir y est négligeable. L'estimation de 65% pour l'élément métis, de 25% pour les Blancs et de 10% pour les Amérindiens est probablement exacte pour la zone centrale ainsi que pour le chiffre total de la population »².

L'indiscutable homogénéité de la population chilienne, due au caractère uniforme du métissage blanc-indien, dérive des facteurs géographiques et historiques qui, à l'époque coloniale, déterminèrent les diverses composantes raciales du creuset ethnique du pays.

1 *La América*, Madrid, Editorial-América, s/d., p. 336.

2 Cité par Eugenio Pereira Salas, «Desenvolvimiento histórico-étnico de la población de Chile», in *Geografía Económica de Chile*. T. II. (CORFO), Santiago, Imprenta Universitaria, 1950, p. 106.

Parmi ces facteurs, il convient d'abord de relever la situation géographique et la pauvreté relative du pays. Entouré par le désert, la montagne et la mer, le territoire présentait, à la différence des autres colonies sud-américaines, un caractère insulaire accentué. Certes, ces barrières naturelles n'étaient pas infranchissables mais compliquaient en permanence la circulation des personnes et des biens. En outre, l'éloignement de la métropole, souligné par les observateurs contemporains, représentait un obstacle sérieux pour l'immigration espagnole³. A l'isolement géographique, s'ajoutait la pauvreté économique du pays qui contrastait avec l'exubérante richesse du Pérou. Pauvreté apparente certes, car la nature y était prodigue en ressources minérales et offrait en outre, un cadre propice à l'agriculture et à l'élevage des espèces européennes. Cependant pour mettre en valeur ces richesses potentielles, il fallait développer une activité aussi intense que constante, et surtout, apte à vaincre de formidables barrières, notamment celles du relief et des mouvements sismiques. Plus évidentes étaient l'exiguïté et la qualité des ressources humaines. Le conquistador trouva en effet au Chili une densité démographique réduite, surtout dans le Nord, ainsi que des aborigènes au degré de développement culturel incomparablement plus bas que celui d'autres groupes autochtones d'Amérique. Le Chili ne disposait donc pas d'une richesse accumulée susceptible d'appropriation immédiate et capable de favoriser un enrichissement rapide. Pour la même raison, la population autochtone n'avait généralement pas l'habitude du travail organisé et régulier qui caractérisait les sociétés plus avancées du Nouveau Continent. Dans ces conditions, ils n'est pas étonnant que le Chili apparut, aux yeux des Espagnols, comme un pays rude et résolument marginal qui n'avait d'autre avantage que d'être le flanc méridional d'un centre aussi riche que le Pérou⁴.

Un autre facteur déterminant du métissage de la population chilienne fut « l'interminable guerre d'Arauco » et ses répercussions dans les domaines militaire, économique et social. L'opiniâtre résistance des Mapuches à la « Guerre Offensive » (1541-1598), lancée par les troupes espagnoles contre les territoires compris entre Concepción et le golfe de Reloncaví, produisit des affrontements particulièrement meurtriers. Les Espagnols durent déplorer la perte de nombreux contingents et les Indiens la disparition d'au moins la moitié de leur population. Ces affrontements favorisèrent le métissage car ils s'accompagnaient d'innombrables raptés et viols de femmes, pratique commune chez les deux belligérants. Le nombre réduit des Espagnoles entraîna de fréquentes naissances de métis issus d'un père espagnol et d'une mère indienne alors que la situation inverse se produisit surtout à la suite des grandes insurrections.

3 Le soldat-chroniqueur Pedro Mariño de Lovera soutenait que le Chili était l'un des territoires les plus éloignés du monde, situé, selon son expression, « à la dernière partie de cette nouvelle région appelée Amérique ». *Crónica del Reino de Chile*, Madrid, Ediciones Atlas, 1960, (131, B.A.E.), p. 234.

4 Hernán Ramírez Necochea, *Antecedentes económicos de la independencia de Chile*. Santiago, Editorial Universitaria, 1967, p. 33-34, et, Jacques Zylberberg, *Aux sources du Chili contemporain. Economie et Société au Chili colonial*, Paris, Editions Anthropos, 1980, p. 56.

Dans ce dernier cas, les enfants furent appelés par l'historien Diego Rosales *mestizos al revés* ou métis à l'envers⁵.

Les défaites répétées et l'insurrection générale de 1598, qui rasa tous les forts au sud du Bío-Bío, obligèrent le roi à maintenir une armée régulière espagnole, et le gouverneur Alonso de Ribera à fixer la frontière du Chili sur la ligne du Bío-Bío et du Laja. Une nouvelle politique fut instaurée : « la Guerre Défensive » (1598-1612), préconisée par le jésuite Luis de Valdivia. Elle visait l'abolition du service personnel et l'incorporation de l'Indien par l'évangélisation. L'assassinat des trois premiers missionnaires provoqua, entre autre, la suspension de cette politique et, en 1625, Philippe IV ordonna le retour au système de *campeadas* ou des incursions dans le territoire araucan. En 1641, fut appliquée la « Politique des Parlements », établie par les gouverneurs, pour négocier les conditions de paix avec les caciques. Cette politique servit de fondement aux relations avec les Mapuches jusqu'à l'Indépendance. Toutefois, en 1655 éclata un autre soulèvement général, déclenché par les « chasses aux Indiens » pratiquées par les Espagnols et les créoles, désireux de se procurer, par ce moyen, de la main-d'oeuvre ou de vendre les prisonniers de guerre comme esclaves aux *encomenderos* et aux grands propriétaires de la région centrale⁶.

Les conséquences de la guerre d'Arauco furent décisives dans le processus de formation ethnique de la population. En effet, les Mapuches furent cantonnés à la région australe et l'axe de la colonisation fut déplacé vers la « Vallée centrale », véritable cœur agricole du pays et berceau de sa nationalité⁷. Ainsi, l'occupation effective du territoire chilien se réduisait en réalité à la zone comprise entre le Copiapó et le Bío-Bío et incluait l'île de Chiloé⁸.

Par ailleurs, il faut souligner que la création d'une armée d'Etat, forte de 2.000 soldats et installée sur un système de fortins allant de la baie d'Arauco aux contreforts de la Cordillère, entraîna l'augmentation du métissage fortement teinté de l'élément blanc. Ainsi, cette région frontalière constitua, tout au long de l'époque coloniale, un centre d'attraction pour l'immigration péninsulaire et devint, d'après Sergio Villalobos, un territoire où le métissage fut favorisé par les contacts entre guerriers et commerçants indiens ou espagnols :

Dès les premiers contacts, écrit-il, les Espagnols et les Araucans ressentirent la nécessité d'échanges commerciaux, malgré la violence de la lutte et de la haine qui les opposaient.

5 Alberto M. Salas, *Crónica florida del mestizaje de las Indias*, Buenos Aires, Losada, 1960, p. 163.

6 Pereira Salas, *op. cit.*, p. 92, et, Zylberberg, *op. cit.*, p. 97.

7 « La concentration de la masse de la population hispano-aborigène dans la vallée centrale favorisa les contacts entre les deux races. La réalité historique du Chili se limita à la zone centrale où vit actuellement les trois quarts de ses habitants », Pereira Salas, *op. cit.*, p.90.

8 Théoriquement, le Chili s'étendait de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique ; au Nord il commençait à l'actuelle ville de Copiapó et au Sud, il était limité par le détroit de Magellan. Il comprenait aussi la Patagonie argentine et les provinces argentines de Tucumán y de Cuyo. La juridiction de la première passa en 1563, au district de l'Audience de Charcas et celle de la deuxième, à la vice-royauté de Buenos Aires en 1778.

Les Indiens étaient attirés par les objets en métaux, les colifichets, les tissus et les rubans et étaient disposés à les acquérir s'ils ne pouvaient pas les dérober. Ils affectionnaient par dessus tout l'alcool et le vin. Les Espagnols avaient besoin des aliments et de ponchos des Indiens ainsi que de leurs montures et de leur bétail lorsque les indigènes se mirent à en élever.

C'est ainsi que s'établit un commerce intensif qui, au XVIII^e siècle, était parfaitement organisé. Les vendeurs ambulants traversaient toute la région araucanne avec leur caravanes de mules chargées d'objets voyants, marchandant de réduction en réduction. Ensuite, ils retournaient encaisser le prix des bêtes et des produits, fixés avec les caciques et leurs hommes. De leur côté, les Indiens se déplaçaient également aux forts et aux estancias ou grandes propriétés pour commercer.

Et l'historien chilien ajoute :

Ces échanges ont inévitablement conduit à des mélanges raciaux. Les soldats vivaient avec une ou plusieurs Indiennes et en violaient d'autres impunément. Les Indiens faisaient prisonnières des femmes pendant leurs attaques ou les enlevaient au hasard d'une incursion. Il se produisit ainsi un métissage intensif qui fut à l'origine d'une large population métisse qui pullulait dans la zone frontalière. Chez les Araucans, les enfants métis vivaient comme les autres enfants et nombre d'entre eux, issus de pères caciques et de femmes espagnoles, prirent la tête de leurs réductions.

Le métis représentait la fusion des deux peuples, il fut aussi un vecteur de l'acculturation, c'est-à-dire des influences culturelles réciproques⁹.

Les composantes raciales

Les Indiens

Au moment de l'arrivée des Espagnols, divers peuples amérindiens occupaient des régions géographiquement bien délimitées. D'abord, les Diaguitas venus de l'Est s'étaient établis entre le Copiapó et le Choapa. Ensuite, venaient les Mapuches qui formaient un groupe hétérogène de tribus : les Picunches, au centre Nord, les Mapuches proprement dits ou Araucanos, entre le Bío-Bío et le Toltén, les Huilliches, du Calle-Calle au golfe de Corcovado et les Pehuenches, sur les versants de la Cordillère. Enfin, signalons la présence des Changos sur le littoral nord du Loa jusqu'à l'Aconcagua, et celle des Chonos, dans l'île de Chiloé.

Le nombre de ces Indiens a été fortement discuté et les évaluations approximatives de la population aborigène à l'arrivée des Espagnols, fluctuent entre 400.000 et 1.500.000. José

⁹ Sergio Villalobos, Ximena Toledo, Eduardo Zapater. *Historia y Geografía de Chile*, 3^e Medio, Santiago, Editorial Universitaria, 1985, p. 68.

Toribio Medina et Luis Thayer Ojeda estimaient cette population à 500.000 habitants. Auparavant, Thomas Thayer Ojeda, après des études approfondies, avait porté ce chiffre à 1.500.000¹⁰. Francisco A. Encina adopta une position intermédiaire, dénombant 1.100.000 de personnes. Par la suite, Eugenio Pereira Salas, suivant l'opinion de la plupart des historiens et des ethnographes de son époque, se prononça pour le chiffre le plus élevé de 1.540.000. Ce dernier élaborera le tableau suivant sur les chiffres probables de la population indienne et sa distribution sur le territoire vers le milieu du XVI^e siècle :

Régions	Minimum	Maximum
La Serena	20.000	20.000
Santiago	70.000	80.000
Concepción	330.000	500.000
La Imperial	330.000	500.000
Villarica	80.000	120.000
Valdivia	150.000	200.000
Osorno	40.000	60.000
Chiloé	50.000	60.000
Totaux	1.070.000	1.540.000

De nos jours, Rolando Mellafe, d'après ses propres recherches et en accord avec d'autres opinions autorisées, estime que la population indigène de cette époque était d'environ 1.000.000, s'accordant néanmoins une marge d'erreur maximum de 20%¹¹. Sergio Villalobos, pour sa part, calculait la masse indigène à 800.000 autochtones. Quels que soient les chiffres retenus, on peut affirmer qu'à la veille de la conquête, le Chili était faiblement peuplé et la distribution de ses habitants sur le territoire était très inégale.

Au cours de la deuxième moitié du XVI^e et au début du XVII^e siècles, la population aborigène des régions occupées par les Espagnols diminua progressivement jusqu'à atteindre des chiffres alarmants. Ce fut la version régionale de ce que Pierre Chaunu appelait « le prodigieux effondrement de la population indienne ». Dans la zone centrale, cette diminution prit des proportions considérables. En effet, dans quelques régions de cette zone, le nombre d'autochtones se réduisit à moins du dixième de la population totale.

¹⁰ Thomas Thayer Ojeda, *Ensayo crítico sobre algunas Obras Históricas*, Santiago, Barcelona, 1917, p. 403.

¹¹ Pereira Salas, *op. cit.*, p. 85, et, Rolando Mellafe, *La introducción de la esclavitud negra en Chile. Tráfico y Rutas*, Santiago, Editorial Universitaria, 1984, 2^e édition, p. 215.

Parmi les multiples et pathétiques témoignages de cette époque, les récits de Pedro Mariño de Lobera et le rapport du sergent-major Miguel de Olavarría figurent parmi les plus éloquents.

Mariño de Lobera affirmait en effet que des *oidores* ou des juges de l'Audience royale de Concepción, effectuant leur *visita*, ou inspection administrative, dans les régions australes en 1571, avaient recensé, dans le district de l'Imperial, 4.400 Indiens tributaires, soit près de 14.000 habitants. Les premiers conquistadores y avaient trouvé plus de 500.000 personnes. Dans le district de Valdivia, les inspecteurs royaux avaient dénombré un peu plus de 12.000 habitants, alors que la population primitive avait été supérieure à 200.000. Quelques années plus tard, en 1594, Miguel de Olavarría informait la Cour que dans la ville de La Serena, le nombre d'autochtones n'atteignait pas 400, et que les autres Indiens qui y travaillaient, dans des conditions proches de l'esclavage, provenaient d'autres provinces. Il signalait aussi que la ville de Santiago comportait 4.000 Indiens alors qu'à l'époque de sa fondation, ces derniers totalisaient plus de 60.000¹². Encina, qui estimait le nombre d'Indiens à plus d'un million au début de la conquête, supposait qu'à la fin du siècle, il en restait à peine la moitié, dont 90% de *bravos* ou insoumis.

Quelques années plus tard, on trouve des indices de la diminution notable des Indiens *encomendados*. La situation s'aggrava tant et si bien que, à la fin du XVII^{ème} siècle, certaines *encomiendas* n'étaient que nominales tandis que d'autres manquaient d'Indiens tributaires.

Les causes de cette catastrophe démographique furent, dans leurs grandes lignes, les mêmes qui avaient décimé les Indiens du reste du continent et, comme ailleurs, elles s'avéraient multiples et complexes. Des chroniqueurs et des autorités de l'époque mettaient l'accent sur les systèmes d'exploitation brutaux et destructeurs, incompatibles avec la vie quotidienne des autochtones. Ils accusaient notamment l'*encomienda* de services personnels qui instituait en quelque sorte, de véritables travaux forcés. Les bénéficiaires de cette institution (*encomenderos* et administrateurs) arrachaient les Indiens à leur milieu d'origine, en les privant de leurs terres, de leurs biens et de leurs enfants, sans faire aucune distinction d'âge ni de sexe¹³. Par la suite, la longue séparation des femmes, occupées aux tâches domestiques, et des hommes, qui travaillaient dans les mines, les placers et les *encomiendas*, contribua à accélérer la chute de la population indienne. La guerre d'extermination des Mapuches, suivie de longues périodes de disette causée par l'abandon des récoltes ou leur destruction, fut également présentée par les contemporains comme l'une des raisons du dépeuplement autochtone. L'enrôlement massif des Indiens « amis » ou « loyaux » du centre du pays, dans les troupes auxiliaires des

12 Il est évident que le chiffre de 60.000 correspond à la population indienne habitant dans la juridiction de Santiago, c'est-à-dire une zone allant du Choapa au Maule. Mariño De Lobera, *op. cit.*, 468-469, et Luis Thayer Ojeda, *Elementos étnicos que han intervenido en la población de Chile*, Santiago, La Ilustración, 1919, p.119-120.

13 Lettre de Gabriel de Celada, juge de l'Audience royale, au roi, datée du 6 janvier 1610, in Claudio Gay, *Historia física y política de Chile*, T. II. Paris, E. Thunot y C^a, 1852, p. 197-198.

conquistadores dans les campagnes contre les Araucans, revient souvent dans la documentation officielle, ainsi que les « chasses aux Indiens » pour se procurer une main-d'oeuvre servile. Des études modernes soulignent surtout les épidémies qui ont décimé l'Amérique (variole, *chavalongo* ou typhus, rougeole, syphilis) et insistent en outre, sur les ravages de l'alcoolisme. Enfin, les fréquentes *barraganerías* ou unions illégitimes entre les conquistadores et les Indiennes, les fuites des Indiens de leurs territoires et leur déplacement massif, dirigé ou favorisé par l'Etat ainsi que l'abatement moral des vaincus, accélérèrent le déclin démographique.

A l'arrivée des Espagnols, la population indigène vivant entre la vallée de Copiapó et celle du Choapa atteignait 25.000 individus. En 1574, elle s'était réduite, selon des calculs optimistes, à 2.500 personnes. Cela signifiait un taux de diminution de 90% en trente quatre ans. Postérieurement, en 1594, la population pouvait s'estimer à 2.000 Indiens.

Dans le district de Santiago, entre le Choapa et le Maule, le tableau était pathétique : les témoins de l'époque font sans cesse allusion de cet effondrement tandis que les autorités se font l'écho des plaintes sur la décadence des *encomiendas*. Dix huit ans après l'arrivée de Valdivia, Jerónimo de Bibar affirmait que le nombre des hommes adultes avait chuté de 25.000 à 9.000, soit une baisse de 64%.

D'après Segio Villalobos, la population autochtone était descendue, vers 1598, au moins dans une proportion de 80%. Soixante deux ans après le premier contact avec les Européens, on était passé de 800.000 à 160.000 Indiens¹⁴.

Ainsi, les contacts entre Espagnols et Indiens entraînèrent la désagrégation progressive de la société indienne, de sorte qu'au début du XVIII^e siècle, leur nombre dépassait à peine 100.000. Les indigènes vivaient éparpillés au sud du Bío-Bío et, bien que réfractaires aux contacts avec la civilisation européenne, ils ne constituaient pas un sérieux danger pour la stabilité du pays. Ceux qui étaient parvenus à survivre entre le Copiapó et le Bío-Bío, restaient relativement peu nombreux. Depuis le XVII^e siècle, écrit Sergio Villalobos, on pouvait parfaitement parcourir les régions du nord et du centre du pays sans entendre parler nulle part la langue autochtone, c'est dire que le nombre d'Indiens était alors insignifiant et que la plupart d'entre eux avaient assimilé la culture des dominateurs¹⁵.

A la population amérindienne du pays, s'ajoute un nombre important d'Indiens *yanacunas* ou serviles que les premiers conquistadores amenèrent du Pérou pour leur service personnel et le transport des bagages. Dans la *hueste* ou ost de Diego de Almagro, on comptait « plusieurs milliers » d'Indiens attachés à ce service et dans celle de Pedro de Valdivia, leur nombre s'élevait à 300.

Les Européens

14 Sergio Villalobos, *Historia del pueblo chileno*, Santiago, Zig-Zag, 1983, T. 2, p. 105 et 107.

15 Sergio Villalobos, *Tradicón y Reforma en 1810*, Santiago, Ediciones de la Universidad de Chile, 1961, p. 51.

La population blanche se composait des premiers Espagnols et de leurs descendants blancs nés au pays : les créoles. Ceux-ci pouvaient avoir quelques gouttes de sang indien ou africain héritage du métissage de la première heure. Il faut compter dans ce groupe un nombre limité d'Européens de différentes nationalités ainsi que des Nord-Américains. Ces étrangers étaient des immigrants ou des fonctionnaires au service de la Couronne.

Le premier contingent conquérant arrivé avec Pedro de Valdivia était composé de 154 Espagnols qui provenaient, en nombre inégal, de presque toutes les régions d'Espagne. Parmi eux, se trouvaient même des soldats d'autres nationalités. Luis Thayer Ojeda a pu établir l'origine exacte de 58 d'entre eux, auxquels il en ajouta 30 dont la nationalité se déduit vraisemblablement de la façon suivante :

Andalousie	23	Galice	1
Estrémadure	13	Valence	2
Castille (N)	14	Allemagne	1
Léon	13	Italie	1
Castille (V)	4	Grèce	1
Pays Basque	12	Portugal	1
Navarre	1	Afrique	1 ¹⁶

Dans un ouvrage plus récent, Sergio Villalobos étudie l'origine de 1.676 conquistadores. Il nous donne les pourcentages concernant ceux qui ont laissés des traces :

Andalousie	204 (30,17%)	Catalogne	5 (0,73%)
Castille (N)	128 (18,93%)	Aragon	4 (0,60%)
Castille (V)	106 (15,68%)	Navarre	4 (0,60%)
Estrémadure	92 (13,60%)	Galice	4 (0,60%)
Léon	53 (7,85%)	Canaries	3 (0,45%)
Pays Basque	55 (8,13%)	Asturies	2 (0,30%)
Murcie	7 (1,03%)	Baléares	2 (0,30%) ¹⁷
Valence	7 (1,03%)		

Il est difficile d'étudier l'origine de l'élément péninsulaire dans le développement ultérieur de la population. Luis Thayer Ojeda indiquait l'ascendant des Andalous pendant les XVI^e et XVII^e siècles, suivis par les Castillans (*nuevos* et *viejos*) et les Extrémègnes. Cependant, à partir de la deuxième moitié du XVII^e siècle, l'émigration basque commença à s'accroître. Selon Jaime Eyzaguirre, l'apport de cette émigration finit par supplanter celui des autres régions

¹⁶ Luis Thayer Ojeda, *op. cit.*, p. 49-51.

¹⁷ *Historia del pueblo chileno*, Santiago, I.C.H.E.H., 1980, T. I, p. 137.

d'Espagne. Au cours du siècle suivant, l'arrivée massive de familles basques, attirées par les conditions du pays libéré du constant fléau de la guerre, permit le déplacement des éléments traditionnels par les nouveaux venus qui prirent la direction économique et politique de la Capitainerie générale¹⁸.

Le nombre de Blancs ne fut jamais très élevé et suivit, jusqu'au début du XVII^e siècle, les vicissitudes de la guerre indienne. Huit années après l'arrivée de Valdivia, en 1548, on calculait la population espagnole à 500 individus dont quelques femmes arrivées d'Espagne et du Pérou. Ainsi commençait à se développer la population créole qui comptait déjà quelques enfants métis amenés par les conquistadores et presque tous conçus avec des Indiennes péruviennes.

En 1583, le gouverneur Alonso de Sotomayor estimait que la population masculine d'origine espagnole n'atteignait pas 1.100 hommes. La fin des troubles au Pérou permit l'envoi jusqu'en 1598, de 3.670 soldats destinés à la guerre d'Arauco dont une partie aurait disparu.

Les femmes blanches furent encore moins nombreuses. Entre 1540 et 1565, on a pu en identifier 366. Elles représentaient, par rapport aux 1.901 Espagnols, 16,14% de l'élément blanc¹⁹. En réalité, ce pourcentage était sans doute un peu plus élevé car on trouve dans la documentation de l'époque moins d'informations sur les femmes que sur les hommes.

Le faible nombre d'Espagnoles et les mœurs coloniales conduisirent naturellement au métissage de la société : à l'époque de Sotomayor le nombre de métisses ayant 1/4 ou 1/2 de sang espagnol était supérieur à 300. Ainsi les métisses incorporées à la « société espagnole » de la fin du siècle avaient augmenté considérablement. Il s'agissait déjà de la troisième génération en plein développement et dans les veines de laquelle coulait un 1/8 de sang indigène.

Vers 1630, le territoire comptait donc huit à neuf mille habitants d'origine espagnole dont la plupart étaient des métis possédant de 1/2 à 1/32 de sang indigène. Quoi qu'il en soit, dès le milieu du XVII^e siècle la population blanche du pays se développa plus largement grâce à l'immigration civile d'agriculteurs et de commerçants, qui supplantèrent progressivement les éléments guerriers.

Malgré les lois restrictives, les étrangers commencèrent à arriver à partir de l'époque de la conquête. Les études sur la population étrangère des deux premiers siècles de vie coloniale font état de 11 Grecs, 29 Italiens et 78 Portugais. Par ailleurs, bien qu'il ait éprouvé quelques difficultés à rechercher les traces d'éléments israélites, Carlos Larraín signale un petit pourcentage hébraïque au sein de la population naissante²⁰. Un recensement dressé en 1720

18 Pereira Salas, *op. cit.*, p. 95.

19 Villalobos, *Historia del pueblo chileno*, T. I, p. 133.

20 A cet égard, d'après Alejandro Fuenzalida Grandón, malgré la difficulté à établir l'origine hébraïque de certaines anciennes familles chiliennes, on peut détecter, surtout au cours du XVII^e siècle, la présence d'éléments sémites en provenance du Portugal. On remarquait alors une grande affluence de populations d'origine lusitanienne que les préjugés coloniaux de l'époque faisaient soupçonner d'être d'origine juive. *La Evolución Social de Chile (1541-1810)*, Santiago de Chile, Barcelona, 1906, p. 37.

constata la présence de 65 Français, 5 Anglais, 3 Flamands, 1 Italien, 1 Turc, 18 personnes de nationalité inconnue, soit un total de 93 étrangers. On trouve un chiffre équivalent en 1761. Malgré leur caractère approximatif, ces estimations sur le nombre de résidents étrangers au cours du XVIII^e siècle se heurtèrent aux habitudes locales d'hispaniser les noms et de dissimuler la nationalité afin d'échapper aux éventuelles tracasseries administratives.

En 1809, à la fin de l'époque coloniale, un nouveau recensement dénombra 79 individus, soit : 21 Portugais, 18 Italiens, 10 Français, 10 Nord-Américains, 7 Anglais, 4 Irlandais, 2 Suédois, 1 Russe, 1 Allemand, 1 Autrichien, 1 Danois, 1 Maltais, 1 Hongrois et 1 Hollandais²¹.

Ces chiffres sont indubitablement en dessous de la réalité. Tomás Thayer Ojeda estime en effet que le nombre total d'étrangers à l'époque coloniale ne dépassait pas 600. Une centaine seraient arrivés pendant le XVI^e et XVII^e siècles, les autres tout au long du XVIII^e²². Pour la plupart d'entre eux, ils arrivèrent donc au cours du dernier siècle, époque où la population espagnole et créole était assez nombreuse, ce qui atténua leur importance dans le métissage racial. Néanmoins du point de vue culturel et économique, leur présence agit sans doute de façon active sur le développement du pays²³.

Toutefois, la population chilienne d'origine européenne augmenta davantage pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Charles III concéda en effet beaucoup plus de facilités aux Espagnols désireux de s'établir ou de commercer en Amérique ainsi qu'à certains étrangers souhaitant s'y rendre.

En résumé, les éléments blancs intervenus dans la formation de la population chilienne jusqu'en 1810 sont, par ordre d'importance, les suivants :

Andalous	20,5%
Castillans <i>viejos</i>	15,5%
Castillans <i>nuevos</i>	13,6%
Basques	11,6%
Extrémègnes	8,9%
Léonais	8,2%
Navarrais	4,6%
Galiciens	2,9%
Catalans	2,8%
Asturiens	1,7%
Valenciens	1,3%
Aragonais	1,1%
Canariens	0,6%
Majorquins	0,4%
Portugais	0,9%
Sud-Américains	5,3%
Européens	1,1%

21 Diego Barros Arana observa que ce recensement ne tenait pas compte des étrangers qui avaient acheté la carte de naturalisation, ni des huit ou dix Irlandais servant dans les rangs de l'armée. *Historia General de Chile*, Santiago, Rafael Jover, 1887, T. VII, p. 453. Signalons que la plupart de ces étrangers étaient des marins déserteurs arrivés notamment sur les côtes de la région de Concepción.

22 Thomas Thayer Ojeda, *Los conquistadores de Chile*, Santiago, Cervantes, 1908, p. 32.

23 Pereira Salas, *op. cit.*, p. 88-89, et, Fuenzalida Grandon, *op. cit.*, p. 207.

Total 100,0%²⁴.

Les Africains

La présence des premiers esclaves noirs au Chili date de l'époque de sa découverte, en 1535-1536. En effet, l'*Adelantado* Diego de Almagro et ses hommes emmenèrent dans leur expédition vers la Nouvelle Tolède des Noirs dont le chiffre exact est impossible à déterminer. Certains témoins de l'époque signalent qu'un bon nombre de soldats s'étaient lourdement endettés pour acheter des chevaux, des armes et des Noirs. D'autres précisent que quelques esclaves noirs avaient péri lors de la traversée de la cordillère des Andes. Etant donné l'ost important d'Almagro, le considérable contingent de *yanaconas* et surtout, le prix exorbitant des esclaves noirs sur les places péruviennes, le nombre de Noirs arrivés à Copiapó, n'aurait pas dépassé le chiffre de 150. Certains d'entre eux furent amenés pour le service personnel de leurs maîtres, d'autres pour être vendus aux prix fort.

Lors de la conquête du pays, Pedro de Valdivia et ses principaux capitaines arrivèrent avec en tout et pour tout dix Noirs. Par la suite, la plupart des conquistadores importants des premières décennies amenèrent où achetèrent des esclaves noirs, notamment dans un but ostentatoire et seigneurial. Ainsi, les maîtres utilisaient-ils leurs esclaves noirs non seulement comme serviteurs ou travailleurs occasionnels mais aussi comme hommes d'armes et écuyers intégrant leur propre ost. La possession de Noirs augmentait le prestige social du conquistador et constituait à leurs yeux un mérite qui les rendait dignes de récompenses nobiliaires et économiques.

A la même époque, il faut signaler la présence de Noirs *horros* ou affranchis dont quelques-uns ont joué un rôle déterminant dans la Conquête. Ainsi, parmi les compagnons de Valdivia, se détache la figure de Juan Valiente, qui avait fait partie de l'ost d'Almagro et qui s'en retournait alors comme soldat libre, possédant des armes et un cheval. La fidélité et les services rendus au conquistador lui avaient valu en effet une *chácara* ou ferme à l'Est de Santiago ainsi que la possession d'une *encomienda*²⁵.

Une fois la colonisation de la Vallée Centrale entamée, la présence des Noirs n'aurait qu'une signification économique : ceux-ci arrivaient à mesure que la main-d'œuvre indigène diminuait et étaient destinés tant à des tâches agricoles que minières. Importés directement d'Afrique, puis par le biais de la traite, les Noirs ne furent jamais très nombreux. Leur coût, les barrières légales à l'importation, la rigueur du climat, qui les prédisposait à la tuberculose, et surtout, le nombre considérable de métis qui travaillaient dans des conditions proches de la servitude, en qualité de *peones*, forcèrent les négriers à poursuivre leur route vers le Pérou.

L'importation continua néanmoins jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, époque où un nombre assez élevé d'entre eux quittèrent le pays. En effet, presque tous les esclaves des

24 Luis Thayer Ojeda, *op. cit.*, p. 94.

25 Rolando Mellafe, *op. cit.*, p. 42-49.

Jésuites, qui dépassaient le millier à l'époque de l'expulsion de la Compagnie, furent envoyés au Pérou.

Luis Thayer Ojeda estimait que pendant l'époque coloniale, étaient arrivés au Chili entre 5.000 et 6.000 Noirs dont la plupart n'étaient pas venus directement d'Afrique. Certains étaient natifs du Pérou et beaucoup de sang indigène et espagnol coulait dans leurs veines. L'influence de cette population dans le métissage du pays était peu appréciable car elle ne dépassait pas 1% du pourcentage total. D'après ses propres calculs, Thayer Ojeda soulignait qu'en 1812, il y avait au Chili autour de 16.000 individus d'origine africaine dont 6.000 Noirs, le reste de la population de cette origine était constitué de mulâtres et de *zambos*. Ces derniers étaient le résultat du croisement de Noirs avec des Indiennes chiliennes et péruviennes²⁶. Dans un ouvrage plus récent, Guillermo Feliú Cruz estime que le nombre de Noirs et de mulâtres atteignait, en 1810, le chiffre de 10 ou 12.000 individus, dont la moitié étaient des esclaves²⁷.

L'évolution du métissage

Comme nous l'avons signalé plus haut, le métissage chilien commença dès l'époque de la découverte du pays avec l'arrivée des hommes de Diego de Almagro, en 1535. Lors de sa marche vers le Pérou, la rude troupe conquérante de l'*Adelantado* avait déjà pris l'habitude de la femme indienne et par conséquent, de nombreux métis commençaient à peupler le sol américain. Lors de cette première incursion au Chili, un nombre important d'Indiennes péruviennes et quelques métisses accompagnaient les conquistadores en tant que concubines et portèrent les enfants des nouveaux maîtres. Quelques années plus tard, en 1541 les 119 soldats de Pedro de Valdivia arrivèrent accompagnés d'une multitude d'Indiens réunissant des *yanacunas* auxiliaires, des concubines amenées du Pérou ou enlevées pendant le trajet. Un bon nombre d'enfants métis suivaient donc leurs mères. Cette miscégenation, produit surtout d'enlèvements et de viols, s'intensifia au fur et à mesure que les conquistadores avançaient vers les régions australes.

A ce premier métissage, dû aux circonstances propres à la guerre de conquête, s'ajouta, par la suite, celui issu du long processus de colonisation. Diverses causes sont à l'origine de cette nouvelle fusion raciale. Le nombre réduit de femmes blanches continuait à être un facteur déterminant, sans compter la jeunesse de la plupart des conquistadores²⁸ et l'extrême liberté dont ils jouissaient en ces terres lointaines où la discipline était relâchée et le pouvoir des autorités s'avérait inefficace. Il convient de signaler, en outre, la bonne impression que firent les

26 Luis Thayer Ojeda, *op. cit.*, p. 127.

27 Guillermo Feliú Cruz, *La abolición de la esclavitud en Chile. Estudio histórico y social*, Santiago, Ediciones de la Universidad de Chile, 1942, p. 39-40.

28 Si l'on examine l'âge des hommes de Valdivia arrivés dans la vallée du Mapocho en 1541, sur un échantillon de 96 personnes sur lesquelles on dispose de renseignements dignes de foi, la moyenne d'âge était de 29 ans. L'expéditionnaire le plus jeune avait 15 ans et le plus âgé 51 ans. Villalobos, *Historia del pueblo chileno*, T. 1, p. 142.

Indiennes sur les nouveaux venus et même l'attrait qu'elles exerçaient sur eux. De nombreux observateurs de l'époque confirment cette assertion. Pedro de Valdivia fut le premier à faire l'éloge des Indiens :

Les gens sont grands, paisibles et aimables. Ils sont blancs, aussi bien les hommes que les femmes et ont de beaux visages. Ils portent tous des vêtements de laine à la manière indienne, mais ces vêtements sont un peu grossiers²⁹.

Alonso de Góngora y Marmolejo, l'un des capitaines de Valdivia et l'auteur de *Histoire du Chili de sa découverte jusqu'à 1575*, nous fait le tableau suivant des Indiens du pays :

Les gens de ce royaume sont belliqueux...[et] très indépendants. Ils portent des chemises sans manches et quelques uns portent des culottes bouffantes. Ils portent les cheveux coupés jusque sous les oreilles et jusqu'au dessus des yeux. L'expression de leur visage est agréable et la plupart d'entre eux sont blancs et ont une belle prestance³⁰

Pedro Mariño de Lobera, le soldat-chroniqueur cité plus haut, soulignait que les Indiens chiliens sont en général coléreux et sanguins et sont de grande taille. Il ajoutait qu'ils sont solidement charpentés et que leur visage est beau et cuivré par le grand air quoiqu'ils fussent en réalité brun clair, de sorte qu'ils donnent toujours la sensation d'être gais.

Le mestre de camp Alonso González de Nájera, qui quitta le Chili en 1607, écrivait en 1614 en Italie son *Desengaño*, où il décrit la femme araucanne de la façon suivante :

Bien que la couleur de la peau des Araucannes soit en général plus bronzée que brune, beaucoup d'entre elles ont le teint brun olivâtre et plus blanc que d'autres Indiennes, selon les climats des terres où elles naissent et grandissent. Il y en a d'autres dont la peau est teintée d'autres couleurs si agréables que les Indiennes qui sont au service des nôtres font le malheur des Espagnoles³¹.

Outre cet attrait souvent soulignée par les chroniqueurs, les aborigènes chiliens ne s'infligeaient pas de déformations corporelles, ne pratiquaient pas l'anthropophagie ou les sacrifices humains qui auraient choqué la sensibilité des Européens³².

Les données figurant dans les documents du XVI^e siècle permettent de suivre, quasiment avec la même exactitude qu'un recensement moderne, le développement de la population

29 Lettre de Pedro de Valdivia à Charles V, datée du 25 septembre 1551, in *Crónicas del Reino de Chile*, Madrid, Ediciones Atlas, 1960 (131, B.A.E.), p. 67.

30 *Ibidem*, p. 79.

31 *Desengaño y reparo de la Guerra del Reino de Chile*, Colección de Historiadores de Chile y de documentos relativos a la Historia Nacional, Santiago, Ercilla, 1889, T. XVI, Livre I, p. 47.

32 *Ibidem*, p. 46.

espagnole et donnent des renseignements suffisants pour livrer une vision globale de la situation et de l'évolution des castes. Rolando Mellafe a pu ainsi élaborer en 1958 un tableau récapitulatif de la population chilienne entre 1540 et 1620³³.

Années	<i>Vecinos</i> espagnols, européens et <i>criollos</i>	Métis blancs	Noirs et métis de couleur	Indiens amis, en <i>encomiendas</i> et autres	Indiens rebelles	Total
1540	154		10		1.000.000	1.000.164
1570	7.000	10.000	7.000	450.000	150.000	624.000
1590	9.000	17.000	16.000	420.000	120.000	582.000
1600	10.000	20.000	19.000	230.000	270.000	549.000
1620	15.000	40.000	22.000	230.000	250.000	557.000

Si nous prenons seulement les totaux de l'évolution de la population de 1570 à 1620, en excluant les Indiens rebelles, nous pouvons constater que les Blancs passent de 1,4 à 4,8%, les métis blancs de 2,1 à 13%, les Noirs et métis de couleur de 1,4 à 7,1% et que les Indiens chutent, passant de 94,9 à 74,9%.

Quelques années plus tard, en 1983, Sergio Villalobos élabora, lui aussi, un tableau récapitulatif de la population chilienne vers 1600.

<i>Hispano-criollos</i>	Métis	Noirs et métis de couleur	Indiens soumis et libres	Total
7.525	20.000	3.000	160.000	190.525 ³⁴

A la différence de Mellafe, Villalobos pense que la population noire, mulâtres et *zambos* inclus, restait limitée en raison de quelques facteurs qui empêchèrent le développement de la masse de couleur. D'abord, les Noirs, comme nous l'avons signalé plus haut, demeuraient chers. Ensuite, les esclaves constituaient un capital facile à perdre. Les décès, les invalidités ou les fugues étaient toujours possibles et les frais d'entretien étaient élevés. En outre, la fertilité des Noirs était beaucoup plus faible que celle des autres secteurs de la population, en raison de changements concernant leur emploi et de la séparation, souvent arbitraire, des sexes. Le métissage entre les Noirs et les autres castes était également ardu, les réticences liées aux races et aux coutumes étant vives. Enfin, les maladies venues d'Europe affectaient tant les Noirs que

³³ Mellafe, *op. cit.*, p. 226.

³⁴ Villalobos, *Historia del pueblo chileno*, Santiago, T. 2, p. 113.

les Indiens. La population d'origine africaine diminuait aussi pendant les guerres. Ce fut particulièrement le cas pour les esclaves conduits dans les villes du Sud et les serviteurs des groupes d'expédition.

D'autres remarques importantes à propos de ces tableaux concernent la lente progression de la population d'origine espagnole et créole mais surtout la considérable augmentation de l'élément métis dont la proportion dépasse déjà les autres composants raciaux. Après une chute vertigineuse, la courbe de la population indienne continuera à décroître pour un certain temps jusqu'à se stabiliser, puis reprendre son long mouvement ascendant, un siècle plus tard. Ces considérations générales témoignent du destin et de la physionomie métisse du pays³⁵.

Pour la suite du XVII^e siècle, les données documentaires deviennent incertaines et contradictoires. Ainsi, les sources officielles, telles que l'Église, l'armée ou l'administration, ne nous fournissent que des renseignements partiels provenant des recensements internes et occasionnels.

Malgré les difficultés à établir un tableau précis de la population chilienne au cours du XVII^e siècle, Encina compare les données des sources disparates et nous propose, pour la fin du siècle, les chiffres suivants : la région comprise entre le Bío-Bío et Copiapó avait une population voisine de 152.000 habitants, distribués en quelques 110.000 Espagnols et métis considérés comme Blancs, quelques 20.000 indigènes et métis possédant davantage de sang aborigène et quelques 15.000 Noirs, mulâtres et *zambos*. A ceci il convient d'ajouter 7.000 Indiens pacifiques de Chiloé³⁶.

La masse des 110.000 Espagnols et métis proches des Blancs finit par dominer sans contrepois les autres groupes ethniques, et continuerait à les supplanter par la suite. Ainsi, les 27.000 Indiens de service et ceux des petites réductions perdirent du terrain : leurs descendants, fils de métis tendirent, dans leur grande majorité, à se rapprocher des Espagnols et à se distancer des Indiens. En ce qui concerne les Noirs, on peut remarquer qu'ils continuèrent à se multiplier, non entre Africains mais avec des métis issus de Noirs ou d'aborigènes, et en nombre plus limité issus de Noirs et de Blancs. Le nombre de mulâtres et de *zambos* augmenta jusqu'à atteindre 30.000 individus au dernier quart du XVIII^e siècle. Cependant, après l'interruption quasi totale de la traite de Noirs, l'élément africain, mal situé dans le croisement biologique et combattu en raison du milieu physique adverse, fut éliminé avec une égale rapidité. A la fin de l'époque coloniale, la population d'origine africaine était déjà très diluée : la plupart des mulâtres et des *zambos* conservaient seulement quelques traits isolés du phénotype noir qui, deux générations plus tard, avaient disparu, sauf chez un nombre réduit d'individus³⁷.

35 *Ibidem*, p. 113.

36 Francisco A. Encina, *Historia de Chile*, Santiago, Nascimento, T. IV, p. 117.

37 *Ibidem*, p. 118.

Ces divers chiffres sont discutables mais il semble correct d'estimer que la Vallée Centrale, centre du peuplement espagnol et du Chili contemporain, était sous-peuplée et que le nombre de personnes productives était fort réduit.

Le métissage du début du XVIII^e siècle fut remarqué par Amédée-François Frézier, un ingénieur français, qui visita le pays entre 1712 et 1713. A son arrivée à Valparaíso, il estima que dans ce port « de cent cinquante familles qu'il peut y avoir, à peine s'en trouve-t-il trente de Blancs, le reste n'est que de Noirs, de Mulâtres et de Mestices. »³⁸ En parcourant la vallée de Quillota, il s'arrêta dans « un village d'environ 150 Blancs, et peut-être 300 Indiens et Mestices, qui font le commerce de bled, de chanvre et de cordages qu'on porte à Valparaíso. »³⁹. Enfin, influencé sans doute par la faiblesse de l'immigration et par l'état d'insécurité, due aussi bien à la guerre qu'à la violence coloniale, Frézier constata que le pays « ne peut fournir 20.000 Blancs capables de porter les armes » dont 2.000 à Santiago, « le reste n'étant composé que de Mestices, Mulâtres, et Indiens, dont le nombre peut être trois fois plus grand, sans parler des Indiens amis au-delà de la Rivière Biobio, qu'on fait monter à 15.000, sur qui il ne faut pas compter pour la fidélité ».⁴⁰

Ces informations ont été réfutées par Barros Arana qui considérait que les calculs du voyageur français ne s'appuyaient sur aucune source sérieuse et que ses chiffres donnaient au Chili une population largement supérieure à la réalité⁴¹. En effet, Frézier, ne pouvant recueillir de données précises sur l'état de la population, se limita à consigner des informations sur de simples calculs en les augmentant artificiellement.

En étudiant les mineurs salariés du *Norte Chico* au XVIII^e siècle, Marcello Carmagnani nous donne quelques renseignements suggestifs sur le métissage chilien et surtout, sur celui de la région comprise entre la vallée de Copiapó et celle d'Aconcagua.

Tout d'abord, Carmagnani souligne qu'il est difficile de déterminer les indices de croisement de la population métisse par rapport à la blanche car à l'époque, les autorités ne pouvaient pas caractériser le métis avec exactitude : les personnes qui étaient réputés blanches -espagnoles-, étaient, dans la majorité des cas, des métis⁴². Pour cette raison, il préfère parler, dans les termes de sa recherche, de groupement métis-blanc. Ainsi, tous les individus non recensés comme Noirs ou de castes doivent être considérés comme des métis-blancs.

Les *matrículas* ou registres de la population du XVIII^e siècle, imparfaitement tenus et, par conséquent, autorisant une marge d'erreur supérieure au 15%, font état d'une augmentation

38 Amédée-François Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud*, Paris, J.G. Nyon, 1716, p. 86.

39 *Ibidem*, p. 105.

40 *Ibidem*, p. 92-93.

41 Barros Arana, *op. cit.*, T. V, p. 293.

42 A cet égard, Alonso de Ovalle écrivait : « aucun autre signe distinctif ne permet de les distinguer de l'Espagnol de race pure hormis les cheveux qui ne changent qu'à la deuxième ou troisième génération ; rien d'autre ne les différencie, ni les traits de leur visage, ni leur prestance, ni leur manière de parler, ni leur prononciation ». *Histórica relación del reino de Chile*, in CHCH, T. XII, p. 166.

presque imperceptible de la population indigène et d'un accroissement sensible de la population métisse-blanche. Ainsi, le développement accéléré de cette dernière suivait en proportion inverse la diminution de la population indigène *encomendada*.

L'historien nous présente ensuite un tableau de la population métisse-blanche de l'évêché de Santiago, pendant les années 1730-1790.

Années	Population	%
1730	120.000	100
1760	161.300	134,5
1790	202.600	169,0 ⁴³

D'après Carmagnani, ces chiffres semblent ne pas correspondre à la réalité, mais ils fournissent au moins le pourcentage d'accroissement de la population. Ce pourcentage était de 1,15 % par an et subit sur une période de soixante ans, une augmentation de 69% dans tout l'évêché de Santiago.

Cependant, la croissance de la population métisse-blanche n'était pas homogène dans tout le pays. En effet, dans le *Norte Chico*, l'indice était beaucoup plus fort car cette région avait reçu, tout au long du XVIII^e siècle, un flux migratoire de main d'oeuvre minière. Ainsi, Copiapó comptait en 1755 une population de 2.900 individus et en 1778 de 5.300, avec un indice de croissance de 3,5% par an. En 1700, la ville de La Serena possédait un corps de 250 miliciens et une population de 1.260 habitants ; en 1770, elle comptait 709 miliciens et 3.900 habitants, ce qui donne un indice de croissance de 3,8% par an. Dans le district de Quillota, beaucoup plus rural, la croissance de la population métisse-blanche suivait un rythme plus lent : elle était de 1,67% par an, bien que la population totale eût augmenté de 2,14%. De sorte que la ville de Quillota, qui comptait, en 1690, une population de 1.000 habitants, dépassait, en 1790, les 7.000⁴⁴.

En 1778, le Président et Capitaine général, Agustín de Jáuregui, dressa le premier recensement nominatif de la population de l'évêché de Santiago incluant celle de la province de Cuyo. Sur un total de 259.646 habitants on peut recenser 190.919 Blancs, 20.651 métis, 22.568 Indiens et 25.508 Noirs. Il est évident que cette classification était fondée sur de simples apparences et les résultats ne correspondaient pas à un examen suffisamment attentif de l'état de la population dénombrée. Ainsi, l'écart prononcé entre le nombre de Blancs et de métis est dû, comme nous l'avons remarqué plus haut, à la difficulté de distinguer les *criollos* des métis. En effet, ceux-ci ne présentaient pas toujours, à première vue, les caractères distinctifs du mélange des deux races d'une façon suffisamment évidente. Le recensement avait apparemment surmonté la difficulté en incluant sous la dénomination de « Blancs » tous les individus chez

43 Le chiffre de 1760 est obtenu en faisant la moyenne arithmétique de l'augmentation, entre 1730 et 1790.

44 Marcello Carmagnani, *El salariado minero en Chile colonial. Su desarrollo en una sociedad provincial : el Norte Chico 1690-1800*, Santiago, Editorial Universitaria, 1963, p. 28-30.

lesquels on croyait distinguer les caractères physiques de la race espagnole et en formant un groupe réduit de métis. Le terme d'Indien présentait aussi quelques difficultés de classification car il ne s'agissait pas d'aborigènes de race pure : le métissage et l'acculturation les rapprochaient, sur le plan racial et culturel, des métis, ce qui conférait à toute cette frange de la population un caractère uniforme. Quoi qu'il en soit, les autorités considèrent comme Indiens tous les aborigènes soumis au système des *encomiendas* ou vivant dans des zones où la tribu possédait la terre qu'elle occupait avec l'obligation de participer aux travaux d'intérêt public⁴⁵. On rencontre les mêmes difficultés pour distinguer la population noire car on confondait souvent les Noirs avec les *zambos* ou *pardos*.

Luis Thayer Ojeda étudie le même recensement de 1778 et, après avoir soustrait le total de la population de la province de Cuyo, soit 55.914 habitants⁴⁶, il élabore un tableau approximatif des « castes » chiliennes vivant au nord du Maule :

Espagnols	164.005
Métis	14.651
Indiens	12.568
Noirs	12.508
Total	203.732

Ce total de 203.732 habitants est justement le chiffre que le recensement du gouverneur Ambrosio O'Higgins attribuait à l'évêché de Santiago, quelques années plus tard, en 1791.

Entre 1778 et 1810, furent réunies au Chili, pour la première fois de son histoire, des conditions beaucoup plus favorables à la croissance de la population : abondance alimentaire, paix, ordre, immigration, natalité et recul des épidémies, notamment en raison des mesures d'hygiène. Cet accroissement fut étudié par Luis Thayer Ojeda qui analysa d'abord un recensement des fidèles de l'évêché de Concepción, effectué par les autorités ecclésiastiques en 1812 :

Espagnols	87.879
Espagnoles	93.552
Indiens	10.251
Indiennes	11.058
Noirs, métis et mulâtres	3.732

45 Barros Arana, *op. cit.*, T. VII, p. 440-442.

46 Etant donné que la province de Cuyo comptait beaucoup plus d'esclaves que le reste du Chili et que l'élément indigène y demeurerait considérablement plus indépendant que dans d'autres régions du territoire, l'auteur fractionne ce total, sur des bases hypothétiques, en recensant 26.914 Espagnols, 6.000 métis, 10.000 Indiens et 13.000 Noirs.

Notes sur le métissage au Chili à l'époque coloniale (XVI^e-XVIII^e siècle)

Noires, métisses et mulâtresses	4.185
Indiens des missions	10.491
Indiens infidèles d'Arauco	70.000
Population de Chiloé	36.000
Total	327.148

Ensuite, s'appuyant sur ces totaux, il calcula la population de la province de Santiago pour l'année de 1812. Il obtint le chiffre de 550.000 habitants, distribués de la façon suivante :

Espagnols	500.000
Métis	25.000
Indiens	10.000
Noirs et mulâtres	15.000
Total	550.000

Enfin, il additionna ces chiffres à ceux de l'évêché de Concepción, et obtint la répartition de la population du pays en 1812 :

Espagnols	681.431
Métis	32.000
Indiens	31.309
Indiens des missions	10.491
Indiens d'Arauco	70.000
Population de Chiloé	36.000
Noirs, mulâtres et <i>zambos</i>	15.917
Total	877.148

Les chiffres concernant chaque caste devraient être considérés comme de simples indices car à cette époque, il était difficile de déterminer la véritable condition des individus recensés. Les curés ont nécessairement dû s'en tenir à des impressions et classer leurs paroissiens selon leur aspect extérieur, leur situation sociale, leur occupation habituelle et d'autres détails plus ou moins subjectifs. En outre, il était courant que les métis possédant 3/8 ou 1/4 de sang indien fussent tenus pour des Espagnols et que ceux ayant un pourcentage plus élevé de sang indien fussent considérés comme des indigènes ou des métis. De toute façon, au

moins la moitié des Espagnols avaient du sang indigène dans une proportion variable comprise entre 1/2 et 11/16^{ème}⁴⁷.

Par la suite, la fusion ethnique des éléments européens et indiens de la région centrale du pays devint totale, à partir des premières années de la République. Le sang indigène disparaîtrait alors graduellement, ne laissant subsister que les Indiens des régions araucaniennes et de l'extrême sud du pays.

*

* * *

Cet aperçu historique de la population chilienne nous démontre que les métis, issus de l'union d'Espagnols et d'Indiens ont progressivement constitué le groupe ethnique majoritaire dans la société coloniale.

Tout en confirmant cette assertion, l'analyse des sources et l'étude de l'historiographie spécialisée, nous montrent la difficulté de suivre, dans la longue durée, l'accroissement des métis par rapport aux autres groupes ethniques du pays. Ainsi, au début de la colonisation, les métis furent clairement reconnus comme tels mais à mesure que les divers types de croisement produisirent une certaine homogénéisation des castes, leur distinction devint, beaucoup plus difficile. Cette situation explique en grande partie la tendance de certaines autorités espagnoles à classer les métis selon des critères d'acculturation (langue et coutumes espagnoles) tandis que d'autres s'obstinèrent à s'appuyer sur le pourcentage de sang espagnol, ou sur la couleur de la peau, des yeux ou des cheveux. De sorte qu'un bon nombre de métis furent considérés comme appartenant au groupe espagnol et un nombre plus réduit d'entre eux furent catalogués comme Indiens.

Par la suite, cette ambiguïté des sources poserait aux historiens des problèmes d'ordre terminologique ou statistique. Diego Barros Arana, Luis Thayer Ojeda et Francisco A. Encina préfèrent, quant à eux, faire une distinction claire entre métis, Indiens et Espagnols. Les deux derniers auteurs vont jusqu'à attribuer à chaque groupe ethnique un nombre hypothétique de personnes déduit des chiffres totaux de la population. Plus proche de nous, Marcello Carmagnani et Rolando Mellafe, utilisant de nouvelles sources ainsi que des méthodes modernes, s'inclinent à prendre en bloc les métis assimilés aux Blancs, et créent de nouveaux concepts tel que « métis-blancs ».

L'ambiguïté des sources et les points de vue différents des historiens ne contredit en rien la prépondérance des métis dans la société chilienne à la veille de l'Indépendance.

Cette étude de la société du Chili pourrait par ailleurs servir de point de départ à une analyse du développement du métissage chilien au XIX^e et au XX^e siècles. Une comparaison avec la situation dans d'autres parties de l'Amérique espagnole pourrait être intéressante. Ces

47 Luis Thayer Ojeda, «Formación de la Raza chilena», *Revista chilena de Historia y Geografía*, Année VIII, Tome XXVI, 2^{ème} trimestre de 1918, N° 30, p. 79-83, et, Elementos étnicos que han intervenido en la población de Chile, p. 120-124.

Notes sur le métissage au Chili à l'époque coloniale (XVI^e-XVIII^e siècle)

analyses de la population posent d'autres problèmes liés à l'époque coloniale chilienne, concernant notamment la structure de la société divisée en ordres, où les effets des préjugés sociaux et raciaux sont toujours perceptibles de nos jours. L'éclaircissement de ces problèmes peut donc être le point de départ d'études approfondies pour parvenir à une meilleure compréhension de l'évolution globale de la société chilienne.

Itamar OLIVARES
Université de Paris X - Nanterre.